

LES SOURCES DU PASSEUR

par Lois Lowry *

*En acceptant de ressaisir et de livrer les souvenirs personnels
qui ont alimenté son désir d'écrire Le Passeur pour les adolescents,*

Lois Lowry va bien au-delà de l'anecdote.

*Elle donne à comprendre comment, à partir d'expériences
apparemment disparates, le travail d'écriture organise
la cohérence et le sens d'un questionnement
qu'elle souhaite transmettre à ses lecteurs.*

« **C**omment faites-vous pour savoir par où commencer ? » m'a demandé un jour une petite fille, dans une école où j'étais venue parler du métier d'écrivain. J'ai haussé les épaules, j'ai souri, et je lui ai dit que je commençais là où j'avais l'impression que ça sonnait juste.

Ce soir, il me semblerait juste pour commencer d'évoquer un moment du *Passeur*, une scène qui se déroule quand le garçon, Jonas, commence à interroger en profondeur une vie jusque-là très superficielle, commence à réaliser que son propre passé remonte plus loin qu'il ne l'avait imaginé et implique des choses graves dont il n'avait jamais eu conscience.

« ... alors, il vit d'un oeil différent la rivière qui longeait le sentier, large, familière. Il vit toute la lumière et la couleur et l'histoire qu'elle contenait et charriait dans ses eaux lentes ; et il sut qu'il existait un Ailleurs d'où elle venait, et un Ailleurs vers lequel elle se dirigeait. »

À chaque auteur, on pose toujours et encore la même question, celle que tous, probablement, nous avons fini par redouter le plus : « D'OÙ VOUS EST VENUE CETTE IDÉE ? » Nous donnons des réponses rapides et désinvoltes, parce qu'il y a d'autres doigts levés, d'autres enfants dans l'auditoire, qui attendent.

J'aimerais, ce soir, renoncer à ma désinvolture pour essayer de vous parler des sources de ce livre. Je suis un peu comme Jonas regardant la rivière et se rendant compte que tout ce qu'elle charrie provient d'un Ailleurs. Une source, peut-être, au commencement, qui jaillit de la terre en bouillonnant ; puis un filet d'eau qui dévale le glacier ; un torrent de montagne qui s'y jette plus loin ; et tous les affluents qui apportent avec eux des bribes du passé, du lointain, des innombrables Ailleurs : toutes ces choses qui roulent et se mêlent dans le courant.

Mes affluents, ce sont des souvenirs, et j'en ai choisi quelques-uns. Je vais vous en parler

* Allocution prononcée par Lois Lowry à l'occasion de la remise de la Newbery Medal qui lui a été décernée en 1994 pour *The Giver* (Houghton, 1993. Traduction française sous le titre *Le Passeur*, L'École des loisirs, 1994). Texte original publié dans : *Journal of youth services in libraries*, vol. 7, n°4, summer 1994 et *The Horn book magazine*, vol. LXX, n°4, july-august 1994. Traduit de l'anglais par Caroline Rives.

dans l'ordre où je les ai vécus. Il faut que je remonte loin en arrière. Tout commence il y a quarante-six ans.

En 1948, j'ai onze ans. Je suis partie avec ma mère, ma sœur et mon frère, rejoindre mon père qui est à Tokyo depuis deux ans et qui y restera encore plusieurs années.

Nous vivons là, au milieu de cette grande ville japonaise, dans une petite enclave américaine qui porte un nom très américain : Washington Heights (Les Hauts de Washington, n.d.t.). Nous habitons une maison à la mode américaine, avec des voisins américains, et notre petite communauté dispose de son propre cinéma, qui montre des films américains ; et d'une petite église, d'une minuscule bibliothèque, et d'une école primaire ; et à bien des égards, c'est l'étrange reflet d'un village des États-Unis.

(Bien des années après, devenue adulte, j'ai demandé à ma mère pourquoi nous avions vécu là, au lieu de profiter de l'occasion pour vivre avec des Japonais, et apprendre à faire l'expérience d'un autre mode de vie. Mais elle a été déconcertée par ma question. Elle m'a dit que nous vivions à cet endroit parce qu'il était confortable. Il était familier. Il était rassurant).

À onze ans, je ne suis pas une enfant particulièrement aventureuse, et je ne me révolte pas. Mais j'ai toujours été curieuse.

Je possède une bicyclette. Encore et encore (un nombre incalculable de fois), à l'insu de mes parents, je franchis la porte de la grille qui entoure notre communauté américaine, confortable, familière, sûre. Je descends la colline parce que je suis curieuse, et je pénètre ainsi dans un quartier de Tokyo étranger, un peu inconfortable, peut-être même dangereux, bien que je n'en aie jamais eu conscience, et qui bouillonne de vie.

Ce quartier s'appelle Shibuya. Il grouille de boutiques, de gens, de théâtres, de marchands des rues, et du remue-ménage quotidien de la vie japonaise.



Le Voyage de grand-père, ill. A. Say, L'École des loisirs

Je me souviens encore, après toutes ces années, des odeurs : le poisson et le fumier et le charbon de bois ; des bruits : la musique et les cris et le claquement des semelles en bois et des cannes en bois et des roues en bois ; et des couleurs : je me souviens surtout des bébés et des tout-petits habillés en rose vif et en orange et en rouge ; mais je me souviens aussi des uniformes bleu marine des écoliers : des étrangers qui ont mon âge.

Je parcours les rues de Shibuya jour après jour pendant ces années où j'ai onze, douze et treize ans. J'adore les sensations que j'y éprouve, la vitalité et les couleurs criardes et le bruit : tout cela contraste tellement avec ma propre vie.

Mais jamais je n'adresse la parole à quelqu'un. Je n'ai pas peur des gens, qui sont si différents de moi, mais je suis timide. J'observe les enfants qui crient et qui jouent près de l'école, ce sont des enfants de mon âge, et à leur tour, ils me regardent ; mais nous ne nous parlons jamais.

Une après-midi, je suis debout au coin d'une rue quand une femme tend la main vers moi, touche mes cheveux et dit quelque chose. Je recule, surprise, parce que je connais mal la langue et que je comprends ses mots de travers. Je crois qu'elle a dit « Kiraidés », ce qui signifie qu'elle ne m'aime pas ; et je suis embarrassée et perplexe, je me demande ce que j'ai fait de mal : je me demande comment j'ai perdu la face.

Un peu plus tard, je comprends mon erreur. En fait, elle a dit « Kirei-des ». Elle m'a dit que j'étais jolie. Et je la cherche dans la foule, pour au moins lui sourire, peut-être même pour lui dire merci, si j'arrive à surmonter ma timidité suffisamment pour lui parler. Mais elle a disparu.

Le souvenir de ce moment, de cet instant de communication avortée, me poursuit encore et encore au fil des années. C'est peut-être là que la rivière prend source.

Entre 1954 et 1955, je suis à l'Université, j'habite dans un petit foyer d'étudiantes, en fait une maison privée transformée, avec un groupe d'environ quatorze filles. Nous nous ressemblons beaucoup. Nous portons le même style de vêtements : des pulls en cachemire, des jupes écossaises, des chaussettes jusqu'au genou et des mocassins. Nous fumons toutes des Marlboro et nous tricotons (en général des chaussettes à carreaux pour nos petits amis) et nous jouons au bridge. Quelquefois, nous travaillons ; et nous avons de bonnes notes, parce que nous sommes le sel de la terre, les oratrices de fêtes de fin d'année et les chefs de classe de tous les lycées des États-Unis.

Une des filles du foyer est différente. Elle ne porte pas l'uniforme. Elle porte des blue-jeans au lieu de jupes, et elle ne boucle pas ses cheveux et elle ne tricote pas et elle ne va pas aux soirées et aux bals des fraternités.

C'est une fille intelligente, une bonne élève, une personne plutôt agréable, mais elle est

différente, étrangère, en quelque sorte, et ça nous met mal à l'aise. Nous réagissons avec une sorte de cruauté insouciance. Nous ne la taquinons pas et nous ne la tourmentons pas, mais nous faisons bien pire : nous l'ignorons. Nous faisons comme si elle n'existait pas. Dans cette petite maisonnée de quatorze jeunes femmes, nous en rendons une invisible.

D'une certaine façon, ce n'est qu'en l'excluant que nous pouvons avoir le sentiment d'être à l'aise. De vivre dans un environnement familial. D'être en sécurité.

Je pense à elle de temps à autre au fil des années. Ces souvenirs (passagers mais profondément cuisants) s'ajoutent au courant de la rivière.

En 1979, en été, un magazine pour lequel je travaille m'envoie sur une île au large de la côte du Maine pour écrire un article sur un peintre qui y vit en solitaire. Je passe beaucoup de temps avec lui, et souvent, nous parlons de la couleur. Je me rends compte que bien que je sois quelqu'un de très visuel (quelqu'un qui sait voir et apprécier les formes, la composition et la couleur), le pouvoir de vision des couleurs de cet homme va bien au-delà du mien.

Je le photographie pendant ce séjour, et je conserve un tirage de cette photo parce qu'il y a quelque chose dans son visage (dans ses yeux) qui ne me laisse pas en paix.

Plus tard, j'apprends qu'il est devenu aveugle. Je pense à lui de temps en temps (il s'appelle Carl Nelson). Sa photo est accrochée au-dessus de mon bureau. Je me demande ce que ça a représenté pour lui de perdre les couleurs pour lesquelles il éprouvait une telle passion.

Je regrette, d'une façon fantasque, qu'il ne m'ait pas par magie fait cadeau de son don, pour que je puisse voir à travers ses yeux.

Une petite bulle prend naissance, elle jaillit et va ruisseler dans la rivière.

En 1989, je me rends dans un village, en Allemagne, pour assister au mariage d'un de mes fils. Il épouse sa Margret dans une église ancienne et la cérémonie est conduite dans une langue que je ne parle pas et que je ne peux pas comprendre.

Mais une partie du service religieux est en anglais. Une femme, debout dans la galerie de cette vieille église de pierre, chante les mots de la Bible : « Où tu iras, j'irai. Ton peuple sera mon peuple. »

Comme le monde est devenu petit, me dis-je, en regardant tous ces gens assis dans l'église qui forment des vœux de bonheur pour mon fils et sa nouvelle épouse, qui forment des vœux dans leur langue comme j'en forme dans la mienne. Je me surprends à penser : « Nous sommes tous maintenant un peuple les uns pour les autres. »

Pouvez-vous sentir que ce souvenir est le torrent qui maintenant se mêle à la rivière ?

Un autre fragment. Mon père, qui a près de quatre-vingt-dix ans, vit dans une maison de retraite. Mon frère et moi avons accroché des portraits de famille sur les murs de sa chambre. Lors d'une visite, lui et moi parlons des gens dans les images. L'une d'entre eux est ma sœur, le premier enfant de mes parents, qui est morte jeune, d'un cancer. Mon père sourit, regarde le portrait. « C'est ta sœur », dit-il, heureux, « C'est Helen. »

Puis il ajoute, un peu déconcerté, mais pas du tout triste, « Je n'arrive pas à me rappeler ce qui lui est arrivé exactement. »

C'est possible d'oublier la souffrance, me dis-je. Et c'est plus confortable ainsi.

Mais je me demande aussi, brièvement : est-ce que c'est sans danger de faire ça, d'oublier ?

Cette interrogation s'écoule dans la rivière mentale qui deviendra le livre.

1991. Je suis dans un auditorium quelque part. J'ai longuement parlé de mon livre, *Number the stars* (*Compte les étoiles*), qui a été couronné par la Newbery Medal en 1990.

Une femme lève la main. Quand son tour de parole arrive, elle pousse un soupir profond et dit : « Pourquoi faut-il toujours ressasser ces histoires d'Holocauste ? Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? »

Je lui réponds de mon mieux, en fait, je cite les mots de ma belle-fille allemande, qui m'a dit : « Personne ne sait mieux que nous, les Allemands, que nous devons encore et encore transmettre cette histoire. »

Mais je pense beaucoup à cette question (et à ma réponse). Je me fais l'avocat du diable, je me demande si le monde ne serait pas plus confortable si on oubliait l'Holocauste. Et je me rappelle à nouveau comment mes parents avaient tenté de rendre mon enfance confortable, familière et rassurante en me protégeant de l'Ailleurs. Mais je me rappelle aussi que ma réaction avait été d'ouvrir la porte, encore et encore. D'instinct, l'enfant que j'étais avait essayé de voir par elle-même ce qu'il y avait derrière le mur.

Cette réflexion devient un autre affluent de la rivière mentale qui va donner naissance au *Passeur*.

Voici un autre souvenir. Je suis assise sur une banquette avec ma fille dans un petit pub de Beacon Hill où nous déjeunons souvent ensemble. La télévision à l'arrière-plan, derrière le bar, est allumée en permanence. Nous bavardons. Soudain, je lui fais signe. Je dis « Chut » parce que j'ai entendu un fragment des nouvelles et que je suis surprise, inquiète et que je veux écouter la suite. Quelqu'un est entré dans un *fast-food* avec une arme automatique et a massacré au hasard un groupe de gens. Ma fille cesse de parler et attend que j'aie écouté la suite.

Puis je me détends. Je lui dis, d'une voix soulagée, « Tout va bien. Ça se passait en Oklahoma. » (Ou peut-être en Alabama. Ou en Indiana).

Elle me dévisage, stupéfaite que j'aie pu dire une chose aussi horrible.

Comme je me suis rendu la vie confortable pour un bref instant, en réduisant mon propre espace d'angoisse à mon voisinage immédiat. Comme j'ai pu me faire croire que j'étais en sécurité.

J'y pense, et cette pensée devient un torrent qui rejoint le flot d'une rivière, maintenant tourbillonnante et troublée de caillots de souvenirs et de pensées et d'idées qui commencent à s'agencer et à s'entrelacer. La rivière maintenant cherche un espace où déborder.

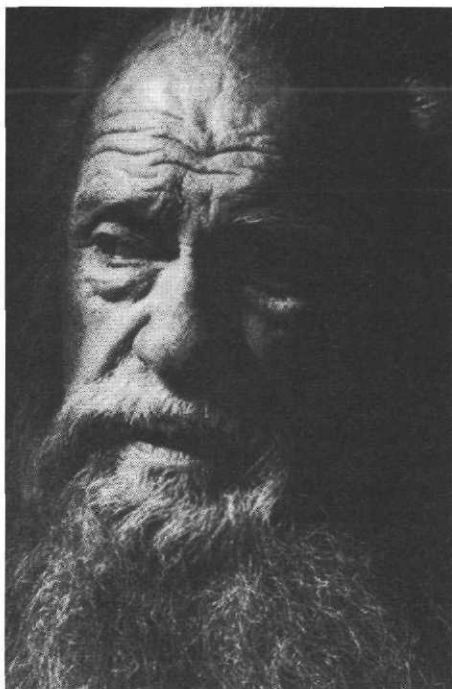
Quand Jonas rencontre le Passeur pour la première fois, et essaye de comprendre ce qui l'attend, il dit, désorienté, « Je pensais qu'il n'y avait que nous. Je pensais qu'il n'y avait que maintenant. »

Quand j'ai commencé à écrire *Le Passeur*, j'ai donné naissance, comme toujours, comme dans tous mes livres, à un monde qui n'existait que dans mon imagination, le monde de « seulement nous, seulement maintenant ». J'ai essayé de rendre le monde de Jonas apparemment familier, confortable et rassurant, et j'ai essayé de séduire le lecteur. Je me suis séduite moi-même au passage. Ce monde était vraiment plaisant. J'en avais éliminé toutes les choses que je redoute et qui me déplaisent : toute la violence, tous les préjugés, toute la pauvreté, et toute l'injustice ; et j'y avais même ajouté les bonnes manières comme règle de vie, parce que j'aimais bien cette idée.

Un enfant a remarqué, dans une lettre qu'il m'a envoyée, que les gens du monde de Jonas n'avaient même pas besoin de faire la vaisselle.

C'était très très tentant d'en rester là.

Mais je n'ai jamais écrit de contes de fées. Et si j'ai appris quelque chose dans la rivière des souvenirs, c'est que nous ne pouvons pas vivre dans un monde muré, dans un monde du « seulement nous, seulement maintenant », où nous serions tous pareils et protégés. Le sacrifice serait trop grand. La richesse de la couleur s'évanouirait. Les sentiments pour



Le Passeur en couverture de l'édition américaine

d'autres humains n'auraient plus de raison d'être. L'idée du choix n'aurait plus de sens. Et de plus, j'étais allée Ailleurs avec mon vélo quand j'étais petite, et ça m'avait plu, mais je n'avais jamais eu le courage de le dire. Le moment était venu.

J'ai longtemps gardé la lettre d'un enfant qui avait lu un de mes livres, *Anastasia Krupnik*. Sa lettre (c'est une petite fille appelée Paula, de Louisville, Kentucky), dit :

« J'ai vraiment aimé le livre que vous avez écrit sur Anastasia et sa famille, parce que ça me fait rire chaque fois que je le lis. J'ai surtout aimé quand elle dit qu'elle ne veut pas avoir un petit frère à la maison, parce qu'il faut qu'elle nettoie derrière lui tout le temps et qu'elle change sa couche quand son père et sa mère sont partis et qu'elle n'aime pas lui faire prendre son bain et le surveiller

tout le temps et le mettre au lit tous les soirs quand sa mère part au travail... »

Et voici ce qui était fascinant : rien de ce que décrit l'enfant n'existe dans le livre. L'enfant (comme nous le faisons tous) a mis sa propre vie dans le livre. Elle y a trouvé un espace, un espace dans les pages du livre, où elle peut partager ses propres frustrations et ses propres sentiments.

Et le même phénomène se produit (comme j'avais espéré qu'il se produirait) avec *Le Passeur*.

Ceux d'entre vous qui avez espéré que je me lèverais ce soir et que je révélerais la « véritable » fin, l'interprétation « juste » de la fin, seront déçus. Il n'y en a pas. Chacun d'entre nous est porteur d'une fin juste, qui dépend de nos propres croyances, de nos propres espoirs.

Laissez-moi vous parler de quelques fins qui sont justes pour quelques-uns des nombreux enfants qui m'ont écrit.

D'un élève de sixième : « Je pense que pendant leur voyage, ils tournaient en rond. Quand ils sont arrivés « Ailleurs », ils étaient dans leur ancienne communauté, mais ils avaient accepté les souvenirs, et toutes les émotions qui vont avec. »

D'un autre : « Jonas ressemblait à Jésus puisqu'il prenait sur lui la douleur de toute la communauté, pour que les autres n'aient pas à souffrir. Et tout à la fin du livre, quand Jonas et Gabe atteignent l'endroit qu'ils appellent Ailleurs, vous le décrivez comme si c'était le Paradis. »

Et un autre encore : « Beaucoup des gens que je connais détesteraient cette fin, mais pas moi. Je l'ai adorée. Surtout parce que j'étais déterminé à ce que cette histoire soit heureuse. J'ai décidé qu'ils avaient réussi. Ils étaient retournés dans le passé. J'ai décidé que le passé était notre monde, et le futur le leur. C'étaient des mondes parallèles. »

Enfin, d'un élève de cinquième : « J'ai été vraiment surpris qu'ils meurent à la fin.

C'était vraiment nul. Vous auriez pu faire qu'ils ne meurent pas, je me suis dit. »

Très peu d'entre eux ont trouvé ça nul. La plupart des jeunes lecteurs qui m'ont écrit ont été sensibles à la magie du voyage circulaire. À cette vérité, qui est que nous partons et que nous revenons, et que ce que nous retrouvons a changé, et nous aussi. Peut-être ai-je moi aussi voyagé en rond. Les choses se rejoignent et forment un tout.

Voici ce que j'ai retrouvé :

Ma fille qui était avec moi et qui m'a regardée avec horreur le jour où j'ai succombé à la tentation de penser que nous étions « seulement nous, seulement maintenant » (et que ce qui arrivait en Oklahoma, en Alabama ou en Indiana n'avait pas d'importance) a été la première personne à lire le manuscrit du *Passeur*.

Aux dernières nouvelles, ma condisciple « différente » vit très heureuse, avec une autre femme, dans le New Jersey. Tout ce que je peux espérer, c'est qu'elle a pardonné à celles d'entre nous qui ont été jeunes dans une époque plus effrayante et moins éclairée.

Mon fils et Margret, son épouse allemande, (celle qui m'a rappelé l'importance de raconter encore et encore nos histoires, si douloureuses qu'elles puissent être souvent) ont maintenant une petite fille qui sera la dépositaire de tous leurs souvenirs. Elle avait déjà traversé l'Atlantique trois fois avant d'avoir six mois. J'ose espérer que ma petite-fille n'aura jamais peur des Ailleurs.

Le visage de Carl Nelson, l'homme qui a perdu les couleurs mais pas leur souvenir, est sur la couverture du livre. Il est mort en 1989, mais a laissé un héritage artistique vibrant. Un de ses tableaux est aujourd'hui accroché dans ma maison.

Et je suis particulièrement heureuse d'être accompagnée sur cette estrade ce soir par Allen Say (qui a eu la Caldecott Medal la même année. n.d.t.), parce que grâce à lui

mon voyage circulaire accomplit sa boucle. Allen a eu onze ans en même temps que moi. Il vivait alors à Shibuya, cet Ailleurs étranger où j'allais, enfant, sur ma bicyclette. Il était l'un des Autres, des Différents, des enfants aux yeux sombres en uniforme bleu, quand j'étais trop timide pour faire plus que rester debout au bord de la cour de l'école, sourire timidement et me demander à quoi ressemblaient leurs vies.

Maintenant, je peux dire à Allen ce que j'aimerais avoir dit alors : « Watashi-no tomodachi desu. » Je te salue, mon ami.

On m'a déjà demandé si la Newbery Medal n'est pas paradoxalement un fardeau, à cause de la plus grande responsabilité dont elle vous investit. Si elle n'est pas paralysante, si on ne craint pas de ne pas être à la hauteur du niveau qu'elle incarne.

Pour moi, c'est l'inverse qui s'est révélé vrai. Je crois que la Newbery Medal de 1990 m'a libérée de la peur de l'échec.

D'autres gens ont pris ce risque avec moi, bien sûr. L'un était mon directeur de collection, Walter Lorraine, qui à ma connaissance n'a jamais eu peur d'en prendre. Walter accorde plus d'importance à ce qu'un livre dit qu'à ses potentialités en terme de produits dérivés, animaux en peluche, calendriers et adaptations au cinéma.

Le Comité Newbery n'a pas non plus eu

froid aux yeux. Il y avait des livres moins risqués. Des livres plus confortables. Des livres plus familiers. Ils sont allés faire un tour en dehors du royaume du Même, avec celui-là, et je pense qu'ils peuvent à bon droit en être très fiers.

Et vous tous, aussi bien. Laissez-moi dire une chose à tous ceux d'entre vous qui exercent ce métier à haut risque.

L'homme à qui j'ai donné le nom du Passeur a transmis à l'enfant la connaissance, l'histoire, la mémoire, la couleur, la douleur, le rire, l'amour et la vérité. Chaque fois que vous mettez un livre entre les mains d'un enfant, vous faites la même chose.

Vous prenez alors un grand risque.

Mais chaque fois qu'un enfant ouvre un livre, il pousse la porte qui le sépare de l'Ailleurs. Cela lui donne le choix. Cela lui donne la liberté.

Et ce sont des choses merveilleusement, magnifiquement dangereuses.

Vous m'avez grandement honorée à deux reprises. Je ne peux vous exprimer assez ma gratitude. Le seul vrai moyen, peut-être, sera de rentrer à Boston, à mon bureau, et de recommencer à travailler, en espérant que ce que je réaliserai par la suite justifiera la confiance que vous avez placée en moi et que symbolise cette médaille.

D'autres rivières coulent encore. ■